Document généré le 11 oct. 2024 23:41

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Numéro 57, printemps 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4450ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 85–96.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le cercle de la pieuvre

Marie-Pascale Huglo, *Revers*, Québec, L'instant même, 1998, 156 p., 17,95 $.

Titulaire d'un postdoctorat en littérature comparée, Marie-Pascale Huglo s'est fait connaître du milieu littéraire en 1997 en publiant coup sur coup un roman policier pour les jeunes (*Saut de puce*, Gallimard) et un essai (*Métamorphoses de l'insignifiant. Essai sur l'anecdote dans la modernité*, Balzac-Le Griot). Avec *Revers*, sa première incursion dans le genre nouvellistique, elle s'affirme comme une voix singulière que l'on prendra plaisir à découvrir.

Les douze textes que nous propose ici Mme Huglo semblent de prime abord fort différents. Parmi les personnages inventés par la nouvellière, on rencontrera ainsi une femme qui, menant à l'université de Cambridge « des recherches sur l'anecdote de la seconde moitié du XVIIIe siècle en Grande-Bretagne», est littéralement obsédée par le récit d'un double meurtre — celui du couple adultère que forment le duc de Buckingham et la comtesse de Shrewsbury — survenu à cette époque. La narratrice de cette nouvelle intitulée « *The Lost Mistress* » en vient à confondre le réel, le fantasme et la littérature, au point de souhaiter, dira-t-elle, « susciter la rencontre en entrant dans le texte, dans le détail du texte où quelque chose de moi s'est imprimé, quelque chose de déjà lu et de pas encore là, oublié dans la mémoire, survenu dans l'oubli ». On croisera encore un homme que ses problèmes de cuir chevelu amèneront à solliciter un « traitement de choc » ; un employé de bureau insomniaque ; deux cousines qui aiment trop les plantes ; une femme à la « mémoire courte » qui a « développé un sens relatif de la réalité » et fut peut-être témoin d'un crime…

Voilà donc des figures lancées dans des histoires qui, en apparence, ne présentent guère de points communs. Une

certaine unité se dessine pourtant, qui provient d'abord de cette atmosphère trouble, glauque, installée d'un texte à l'autre. Marie-Pascale Huglo pratique le culte de l'insolite, pourrait-on dire, et l'insolite trouve ici à s'exprimer dans toutes ses nuances. C'est ainsi qu'à côté du climat franchement délétère et fantasmatique instillé par « *The Lost Mistress* » (la deuxième nouvelle), par exemple, on rencontrera une étrangeté suscitée par l'intrusion du fantastique, voire par l'évocation de la folie ou de la monomanie des divers protagonistes. Du reste ils sont tous plus ou moins atteints de folie, ces personnages cernés à un moment critique — ou paroxystique — de leur parcours…

L'unité du recueil est aussi établie par l'apparition récurrente de la pieuvre, symbole annoncé dès « Antioche », une première nouvelle qui flirte avec la science-fiction et qui connaîtra tout au long de *Revers* quelques avatars. Il ne semble pas vraiment — pas du tout ? — humain, cet Antioche muni de ventouses (à moins qu'on ne les lui ait plutôt appliquées ?) et au teint d'ébène « habituellement plus sombre que l'eau noire de la baie Sérosine ». Et que dire de la myope héroïne de « La taupe », de cette vieille femme qui « trottine » dans sa maison si sombre qu'« on a l'impression de s'enfoncer sous terre en arrivant » et qui est « reliée à son intérieur par une infinité de fils et de racines profondes » ? Elle trottine, mais tâte aussi, avec ses dix doigts agiles, ses dix doigts qui lui donnent « quelque chose d'une algue ». Et que dire encore de l'énorme cousine de « La main verte » ? Installée à demeure dans un fauteuil de la serre, elle est bientôt enchaînée à ses plantes, à ses lianes enroulées autour d'elle « comme de longs doigts verdâtres ».

Ces personnages forment un groupe de créatures hybrides — des chimères, en quelque sorte — emprisonnées dans un univers tentaculaire et courant le risque de se fondre en lui. Tentacules, doigts, algues, pieuvres, poulpes participent d'un monde mi-animal mi-végétal, mais surtout foncièrement *digital* : caractérisation que renforcent le champ lexical et les métaphores, l'un et les autres ayant pour effet d'accentuer la cohérence. *Revers* est

en fait l'un de ces recueils, toujours trop rares, dans lequel se démarquent une écriture, un style, un ton.

On soulignera encore ces chutes imprévisibles, cette distanciation apportée par une ironie constante, cette ambiguïté toujours maîtrisée. En douze nouvelles où s'affiche résolument le parti pris de la fiction, Marie-Pascale Huglo nous emmène à la rencontre d'un monde insaisissable, où les frontières entre réel et fantasmagorie s'estompent, où les certitudes s'amenuisent. Une voix, vraiment, s'affirme ici.

Francine Bordeleau

Le corps en morceaux

Jean-Jacques Pelletier, *L'assassiné de l'intérieur*, Québec, L'instant même, 1997, 192 p., 19,95 $.

Ce dernier recueil de Jean-Jacques Pelletier, auteur à qui l'on doit notamment trois romans d'espionnage (*La femme trop tard*, Québec/Amérique, 1994 ; *Blunt : les treize derniers jours*, Alire, 1996 ; *La chair disparue*, Alire, 1998), invite à prendre certaines expressions au pied de la lettre. Il y a par exemple celui à qui on a dit que « l'espoir est au bout du chemin » : il commencera un jour le voyage et ne cessera jamais de marcher. Un fossoyeur d'illusions deviendra un entrepreneur prospère. À propos de Mélanie, l'héroïne de la nouvelle intitulée « La petite fille qui mourait d'ennui », Pelletier écrira : « Au sens littéral, l'ennui lui était mortel. » Prenant vite conscience du curieux mal dont elle est affligée, Mélanie s'étourdit en d'incessantes activités, cumule les emplois, cultive les amis et ne se couche que lorsqu'elle est épuisée. « L'ennui et le calme étaient pour elle synonymes. Des états également menaçants. Également susceptibles de la faire basculer à l'intérieur d'elle, où elle avait peur de se noyer. De disparaître. Ses préoccupations la tenaient en vie. »

Mais dans cette nouvelle comme dans la quasi-totalité des textes du recueil, on verra d'abord que le corps est révélateur de grands désordres. Un chirurgien se coupe en se rasant et n'en finit plus de saigner, au point que son sang submergera la planète : cataclysme qui obligera les rares survivants à se réfugier au sommet des plus hautes montagnes. Un homme est rongé par la carie, un autre est grugé par le temps, un troisième est envahi par son ombre devenue anarchique, un quatrième est blessé (physiquement) par l'impact des mots... Chez Jean-Jacques Pelletier, le corps se détraque sous l'effet dévastateur d'une parole enfouie, refoulée, angoissée, d'une parole néanmoins impérieuse qui cherche avec acharnement une quelconque porte de sortie. « Tu. Scellé. Celé dès l'origine » : dans cette phrase se trouvent bien le leitmotiv et la clé de *L'assassiné de l'intérieur*.

Il est ici montré qu'entre corps et psyché l'affrontement est inéluctable et la réconciliation, aussi douloureuse que difficile. Les protagonistes de « L'homme que le temps grugeait », de « Tête de tôle » et de « L'homme qui criait du papier » en mourront. N'arrivant plus « à se séparer de ce qu'il touchait sans y laisser sa peau », le héros de « L'enfant qui collait » est condamné à une éternelle solitude. Mais d'autres personnages parviendront, au prix d'une haute lutte, à la sérénité. Or, ce sont peut-être ceux-là qui apparaîtront les moins convaincants. Après la somatisation, qui emprunte les formes les plus extrêmes et invraisemblables — ces formes seront dûment observées par une armada de médecins et autres scientifiques ébahis —, l'ancien « malade » devient guérisseur, basculant ainsi de l'autre côté des choses. Est-ce de cette manière que se fabriquent les gourous ?

Il reste que si *L'assassiné de l'intérieur* témoigne d'un imaginaire singulier, le recueil emprunte vite un tour systématique. Certes, pendant un bon moment, Jean-Jacques Pelletier séduit et étonne ; mais en cours de route, ses textes en viennent à transmettre un message quelque peu redondant. Peut-être eût-il dû se résoudre à sacrifier des nouvelles : certaines, en effet, ne semblent destinées qu'à meubler le recueil.

Francine Bordeleau

Fin de millénaire

Collectif, *Circonstances particulières : une invitation à l'écriture du journal* Voir, Québec, L'instant même, 1998, 156 p., 14,95 $.

Fort de son statut d'hebdo culturel, *Voir* a lancé, en 1991, un concours de nouvelles qui veut donner l'occasion à des auteurs inconnus de publier. En 1997, alors que le thème imposé était « Le 31 décembre 1999 », le journal a en outre invité six auteurs « consacrés » — Emmanuel Aquin, Réjane Bougé, Benoît Dutrizac, Louis Hamelin, Sylvie Massicotte et Sylvain Trudel — à imaginer comment se déroulera le passage au prochain millénaire. Le présent recueil réunit quinze textes : les nouvelles de ces six écrivains, celles des trois « débutants » retenues lors de l'édition de 1997 ainsi que celles, portant sur des thèmes différents, des six lauréats des années précédentes.

Dans *Circonstances particulières* se dessine de prime abord une certaine unité, ne serait-ce que parce que neuf textes abordent ce moment symbolique des dernières heures de 1999. De ce sujet passablement périlleux, les auteurs ont su se jouer avec adresse, en évitant d'exploiter les discours convenus (qui se partagent entre apocalypse et euphorie). « S'il faut fêter quelque chose, ce soir, c'est bien la vacuité de cette fête millésimée, l'insignifiance des nombres et le grand capharnaüm des prophéties », dit par exemple le personnage solitaire mis en scène par Sylvain Trudel dans « Du safran dans la lune ». Voilà une parole que pourraient reprendre à leur compte plusieurs des protagonistes présentés tout au long du recueil tant l'humeur, ici, n'est pas à la célébration. N'auront lieu ni miracles ni cataclysmes planétaires : « Ça serait trop beau si la fin du monde survenait ce soir avant minuit. Ça aurait l'air arrangé avec le gars des vues », souligne à juste titre le narrateur de « L'autour », de Louis Hamelin.

Pas de miracles, pas de cataclysmes, mais une nuée de faux messies qui se sont préparés pendant toute l'année 1999 à incarner Jésus-Christ (« Le Jugement dernier », d'Emmanuel

Aquin) ; mais un commando de quatre « Frogs », de quatre « Quebeckers » que leur fidélité à la Feuille d'érable n'empêchera pas d'être liquidés par des collègues anglophones (« La politique de la balle dans la tête », de Benoît Dutrizac) ; mais un homme qui se joint, pour fêter l'an nouveau, à un drôle de voyage organisé (« *Happy End* », de Sylvie Massicotte) ; mais une femme qui attend la mort de sa mère atteinte de cancer (« Voir l'an 2000 ! », de Réjane Bougé). Quant aux trois auteurs révélés par le concours de *Voir*, ils jetteront un regard plutôt inattendu sur les débuts mythifiés du XXIe siècle. Julie Hivon, lauréate de l'édition de 1997 avec « Ballade pour une fin de millénaire », fera boire son ultime verre — celui de la mort — à Millie, une femme qui depuis dix ans s'épuise « à essayer de vivre plus que les autres » ; l'avènement de l'an 2000 conduit Geneviève De Celles, qui signe « Le passeur », à une réflexion sur l'enfance, sur le temps, sur le deuil et, en définitive, sur la vie ; le narrateur sidéen de « Sans titre », de Léon Saint-Pierre, profite du 31 décembre 1999 pour devenir « le fait divers du millénaire » en dégringolant, suspendu à une sorte d'échelle constituée de condoms en vessie de mouton, les quatre-vingt-six étages d'un building new-yorkais.

Alors que la fiction subit de plus en plus les assauts de l'humour — d'un humour souvent forcé et peu inspiré, du reste —, les auteurs de *Circonstances particulières* n'ont guère succombé à cette tentation. Les exceptions sont signées Léon Saint-Pierre, dont la nouvelle s'appuie un peu trop sur des jeux de sonorités ; Emmanuel Aquin, qui se livre à une farce ironique sur les faux messies ; et André Marois, lauréat du concours en 1993 alors que les textes devaient se plier aux règles du polar. Son « Van Gogh a encore frappé » met en scène un détective amateur, un émule de « Bogey » dont l'enquête, amorcée dans les lavoirs du Plateau Mont-Royal, le mène sur les traces d'une tueuse en série qui est, elle, une émule du fameux peintre à l'oreille coupée. On comprend que le jury, formé comme d'habitude des collaborateurs du journal et présidé cette année-là par Pierre

Foglia, ait été séduit par ce texte léger mais non dépourvu d'allant.

En 1994, les participants devaient commencer leur nouvelle par une phrase tirée de *La duchesse et le roturier*, le roman de Michel Tremblay. Phrase de départ : « Marcel est venu me voir au deuxième. » Malgré cette contrainte, la lauréate Stéphanie Élizabeth Amesse a livré, avec « *Azzuro smorzando* », un texte fort émouvant sur une jeune femme dont le compagnon meurt du sida. L'année suivante, sur le thème du voisin, Roy Hubler s'adonnait au fantastique avec « Brocante ». Lui et Amesse font partie de ces lauréats intéressants qui peuvent émerger d'un concours, et on les relirait avec plaisir. En 1992, avec un fort beau texte explorant le territoire miné de la rencontre amoureuse, Anne-Marie Sicotte a elle aussi bien joué d'une contrainte qui, cette fois, imposait le titre (« Le torrent », qui est sans contredit la nouvelle la plus puissante d'Anne Hébert). Avec Geneviève De Celles et Léon Saint-Pierre, les Mélissa Anctil (première lauréate, en 1991, grâce à un « Tequila Sunday » commandé par le thème de l'été en ville) et Catherine Lalonde (lauréate de l'édition 1996 avec « Les vieux samedis », une nouvelle intimiste sur un couple) proposent cependant des textes plus faibles, plus anodins, moins aboutis.

Il reste que *Circonstances particulières* est un recueil d'assez bonne tenue. Les écrivains invités s'y montrent somme toute égaux à eux-mêmes. Ainsi Dutrizac nous donne un texte de politique-fiction un peu facile qui illustre les tensions entre anglophones et francophones, entre Ottawa et Québec après la victoire du « oui » dans une maigre proportion de 50,2 % (le référendum a eu lieu en mai 1999, Jacques Parizeau a été assassiné en août par le Front de libération du Canada...) ; à l'opposé, l'écriture minutieuse de Louis Hamelin montrera la fin d'un monde (ou, à tout le moins, d'un millénaire) dans la mise à mort de Chatouille la chatte qui, juste après avoir accouché de neuf petits, est saisie par l'autour... Mais surtout, il n'y a pas de heurts entre les textes des écrivains consacrés — qui sont pour

la plupart, au demeurant, assez jeunes — et ceux des auteurs révélés par *Voir*. Les uns et les autres nous donnent une certaine idée d'un monde déliquescent, en rupture de repères.

Francine Bordeleau

Une nouvelle collection

Jean-Pierre Boucher, *Histoires fleuries*, Montréal, Leméac, coll. « Des bonheurs-du-jour », 1998, 115 p., 8,95 $.
Monique Durand, *Eaux*, Montréal, Leméac, coll. « Des bonheurs-du-jour », 1998, 81 p., 6,95 $.

Leméac a inauguré récemment la collection « Des bonheurs-du-jour », consacrée aux nouvelles et aux textes brefs de fiction. Très jolis livres de tout petit format, offerts à mini-prix. J'en ai lu deux.

Les *Histoires fleuries*, de Jean-Pierre Boucher, sont écrites sous forme de dialogues. Une trentaine, de deux à quatre pages chacun, dans lesquels un fleuriste répond aux questions naïves ou saugrenues de ses clients. Faut-il offrir des immortelles à sa mémé centenaire ? Que penser du nouveau voisin qui vous envoie des roses jaunes ? Quelles fleurs apporter pour se faire pardonner quand on est en retard à un souper ?

Les réponses sont caustiques, toujours inattendues, et les clients ébahis cèdent devant l'expérience et le savoir du spécialiste que rien ne prend au dépourvu, et à qui rien n'échappe. Le lecteur, lui, sourit souvent tout en apprenant une foule de détails, réels ou inventés, sur l'horticulture — le doute, par exemple, que le cochon descende de la tomate et que Darwin l'ait un jour déclaré. En quelques pages, Jean-Pierre Boucher nous donne la possibilité d'imaginer des scènes du plus haut comique. On voudrait en avoir été le témoin.

Que dire ? L'idée est loin d'être banale, l'auteur ne manque pas d'humour — un humour grinçant, c'est le plus efficace — et

il porte un regard dénué d'illusions sur l'humanité. Tous les ingrédients sont donc en place. Et pourtant… à la longue, le processus s'use et l'ensemble devient malheureusement quelque peu monotone. Bref, l'effet de surprise s'émousse et on a l'impression de relire à l'infini le même texte. Il vaut sans doute mieux lire un dialogue, le savourer puis refermer le livre et attendre quelques jours.

Malgré cette réserve, il n'en demeure pas moins que *Histoires fleuries* est un petit recueil tout à fait sympathique ! qui se déguste avec bonheur… le jour ou la nuit.

Jean-Pierre Boucher a déjà publié deux recueils de nouvelles : *Coups de fil*, en 1991, et *La vie n'est pas une sinécure*, en 1995.

Eaux de Monique Durand est d'une tout autre essence. Le recueil contient six nouvelles ayant en commun l'eau et la mort. L'illustration de la page couverture nous montre une grève désolée sous un ciel gris et bas. Quelque chose d'infiniment lourd. On s'imagine là, au bord de cette eau immobile, quand le sentiment de la fatalité nous empoigne. Les nouvelles de Monique Durand ont aussi en commun la fatalité et la tristesse. À Baie-Trinité, un mari violent tire sur sa femme qui l'a quitté. Deux adolescentes trop sensibles se couchent sur la voie ferrée, à Rimouski, pour attendre le train qui va les écraser. « Elles ne verront rien. Soudées comme les lèvres d'une blessure. » (p. 26) Un clochard meurt au-dessus d'une grille de métro pendant que son copain lui parle sans fin de la Manche. Une désespérée se jette du haut d'une falaise. Et l'eau reste immobile, le ciel est encore plus bas, plus gris, il va pleuvoir, les humains vont continuer de mal s'aimer, de rater leur vie, de mourir absurdement…

Je retiens de ce recueil l'extrême sensibilité de l'auteure, son écriture évocatrice, ses images empreintes de poésie et ce climat mélancolique qu'elle a su, avec beaucoup de justesse, recréer.

Hélène Rioux

L'art de la chute

Maurice van Themsche, *Petites histoires cruelles*, Montréal, Les Éditions du mouvement, 1997, 94 p.

Voici le premier recueil de Maurice van Themsche, dont le communiqué nous apprend qu'il a vécu dans un squatt à Berlin, tourné un clip pour Parachute et réalisé un film avec un homme vivant de profil. Après avoir lu ses nouvelles, rien de cela ne nous étonne. Il a également travaillé en publicité et cela ne surprend pas non plus, car il maîtrise merveilleusement l'art de la formule-choc. L'art de la chute aussi. Chacune nous laisse bouchée bée, un peu étourdi. Sous le choc, quoi ! Comme sous le jet d'une douche glacée. Bien sûr, je ne les dévoilerai pas, laissant au lecteur tout le plaisir de la découverte.

On trouve de tout dans ces petites histoires : un chat vindicatif qui se prénomme Spinoza et dont « la longue queue fine tapotait le sol comme la baguette de Karajan pendant l'hymne à la joie » (p. 37), un serveur transi d'amour qui paie en organes les caprices de Dulcinée, un faux double ou peut-être son contraire, un pornophape pris à son piège, un monstre hantant un hôtel tel celui des contes d'épouvante écossais, un type banal pris soudain d'incontinence verbale, cette maladie incurable... Et cela a beau être une véritable hécatombe, elle nous est racontée avec une désinvolture, un sens de la dérision ou de l'absurde qui rendent ces récits irrésistibles. C'est comme si on lisait du Kafka sans éprouver d'angoisse. Mieux encore, l'univers se rapproche de celui de François Barcelo dans ses meilleurs moments.

Bien que je déplore les trop nombreuses coquilles qui gâchent un peu le plaisir de la lecture, je considère Maurice van Themsche comme un auteur à suivre absolument.

Hélène Rioux

Les déclarations multiples de voix juvéniles

Collectif, *Déclarations*, Québec/Bruxelles, L'instant même/Les Éperonniers, 1998, 192 p.

Pour une deuxième année consécutive, l'Agence/Québec Wallonie Bruxelles pour la jeunesse (AQWBJ) relançait, en avril dernier, son concours littéraire. Douze jeunes auteurs, répartis également entre le Québec et la Belgique, ont vu leurs nouvelles rassemblées dans un recueil publié par L'instant même (Québec) et Les Éperonniers (Bruxelles). Prétexte à une rencontre entre deux cultures francophones, l'événement a permis aux écrivains en herbe de laisser leur verve servir le thème de la « Déclaration » (par le fait même, on commémorait le cinquantième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme votée en 1948 par l'assemblée générale des Nations unies) tout comme de se réunir dans leur coin de pays respectif grâce à l'orchestration de l'agence précédemment nommée.

Ainsi donc, l'espace occupé par les lauréats, plus de cent quatre-vingts pages, s'organise dans une pluralité thématique foisonnante d'originalité et, surtout, de fraîcheur, pluralité soutenue par un fil tantôt discret, tantôt franchement explicite, celui de la déclaration. Oscillant entre l'intimité d'un aveu et le solennel de la proclamation officielle, elle manifeste sa présence dans le discours des auteurs selon l'importance de son apport au récit. On reconnaît à la lecture, outre la contrainte d'un thème imposé, l'infiltration qu'elle opère nécessairement dans la trame, et ce, de maintes façons, obligeant et reconduisant sans cesse les personnages à se créer par rapport à elle, englobés dans l'affirmation qu'elle projette et dans l'interprétation, la compréhension, l'appréhension qu'elle exige de leur part. Lieu clos mais inépuisable, la déclaration, sous tous ses angles, se fait travailler par les récits comme elle les travaille, tordant à l'extrême l'éclosion de ses possibles et les réactions qu'elle enclenche, les situations qu'elle bouleverse, l'ordre qu'elle installe ou qu'elle défait. La déclaration devient dans le souffle divers

des auteurs, le langage exprès à la fois irrémédiable, parce qu'elle est mûrie mûrie, et implacable, parce qu'elle est divulguée par une volonté intouchable (officielle, bureaucratique, politique, institutionnelle) ou individuelle.

C'est donc ce jeu-là, si on sait l'apprécier, qui donne au recueil son intérêt (à moins que, géniteurs ou camarades des lauréats, il nous fasse grandement honneur de voir parader les noms de ceux-ci dans un vrai livre). Objet de curiosité, certes, et va-et-vient entre deux voix normalement disjointes par un mur océanique, *Déclarations* permet, le temps d'un assemblage, la naissance d'un événement littéraire qui peut provoquer, potentiellement, l'éclosion d'un parcours textuel à apprécier, à cogiter, voire à analyser. Malgré le défaut inhérent à tout type de tentative du genre, c'est-à-dire le côtoiement de nouvelles inégales en qualité, l'échange littéraire de 1998 nous permet de découvrir quelques récits menés habilement avec une écriture serrée, alerte et dépourvue des fioritures habituelles qui sont le lot de piètres plumitifs entêtés.

C'est alors aux lecteurs mordus du genre de la nouvelle qu'il revient de s'extasier ou non devant l'initiative de l'AQWBJ et de son concours littéraire, d'admettre sa pertinence sur papier pour eux qui ne sont pas les actants primordiaux de l'Échange. À tout le moins, il demeure et demeurera toujours que l'idée de permettre à de jeunes écrivains de voir leurs textes publiés ne verra jamais s'élever contre elle d'objections. La seule valable ne pourrait qu'aller à l'encontre de la sélection des textes gagnants par le jury, et *Déclarations* y échappe quelque peu même s'il nous présente un ouvrage presque en dents de scie (un euphémisme serait « diversifié »). Le rendez-vous de 1999, puisque le concours semble gagner en popularité, promet une qualité accrue de sa production, et gageons qu'il nous offrira encore des textes jeunes, forts et audacieux.

Nicolas Tremblay